ISSN 0563-9786

VIA DOMITIA

N° 1

1982 *

Publié avec le concours du
Conseil Général de la Haute-Garonne

27

NOTES AQUITAINES

Jean-Claude DINGUIRARD

Gascon, j'apprécie qu'un gros livre soit consacré à *L'Aquitaine des Wisigoths aux Arabes* ; linguiste, je me suis réjoui d'y voir ma discipline utilisée comme science auxiliaire de l'Histoire. Tout bien pesé cependant, il me paraît que M. Rouche, dès qu'il se mêle de gasconologie, se montre constamment malheureux.

Considérons par exemple cette effusion, que sut lui inspirer le gascon : « on y sent l'influence de l'ancienne langue pré-romane de type aquitano-hispanique ou euskarienne, non seulement dans certaines survivances lexicales, mais dans des tendances de prononciation » (p. 156). S'il est louable que le dialectologue montre du flair, nul n'admettra qu'il puisse se borner à « sentir », surtout en matière de parenté linguistique. Puis, le gascon ne doit pas être le seul dialecte à conserver des traits hérités des langues (assurément pré-latines !) qu'on parlait sur son territoire antérieurement à sa romanisation. Qu'enfin ces langues aient été de type « aquitano-hispanique », c'est une lapalissade s'il s'agit de caractériser une situation géographique ; et sinon, c'est de l'extra-lucidité. Faut-il le rappeler ? La complaisance du proto-gascon à se laisser ramener au basque moderne est directement proportionnelle à la rareté des documents qui l'illustrent ; et pour l'ibère, l'une de nos rares certitudes à son propos, c'est qu'il ne paraît pas réductible au basque. Dans ces conditions, l'identification de « l'ancienne langue aquitano-

hispanique » avec le basque, qui renoue avec Humboldt en niant un siècle d'études aquitaines, demandait à être appuyée par de solides preuves.

Or, sa folle équation, M. Rouche la juge suffisamment démontrée, côté lexique, grâce au seul *artica*. Le choix de ce mot est regrettable : sans même parler du sens, sa vaste extension ne milite guère en faveur de l'étymon basque *arteaga*, qui a été avancé parmi bien d'autres origines possibles (ibère, gauloise, méditerranéenne) et dont le moins qu'on puisse dire, c'est qu'il est loin de rallier tous les suffrages. Quant aux « tendances de prononciation » communes au basque et au gascon, M. Rouche se borne – et tant pis pour Gavel – à les illustrer par le *h*. Comme le castillan (air connu) ne peut avoir emprunté son *h* qu'au basque, de qui voudriez-vous que les Gascons tinssent le leur ? Le syllogisme est imparable, d'autant qu'il se fortifie de la note 106, où avec une ingénuité vaguement raciste M. Rouche assure que le passage de *f* à *h* est une « régression », que seul permettait le contact du latin avec une « langue plus primitive » !

Auprès d'aussi énormes preuves, paraîtront bien fades les effractions de portes ouvertes (quel mal se donne M. Rouche pour montrer que le *h* gascon existe dans la toponymie !), des affirmations effarantes (dans *Fiite*, le double *i* prouverait l'aspiration initiale), des appréciations obsolètes exhumées sans charité, mais triomphalement (le gascon serait isolé du reste de l'occitan par une « frontière absolue »... C. Appel *dixit* !). Et le lecteur reste en définitive perplexe : M. Rouche a-t-il volontairement laissé insuffisante et mal dominée sa culture linguistique, crainte qu'un peu plus de science ne l'amenât à nuancer sa thèse ? Ou bien aurait-il pratiqué une lecture systématiquement orientée, grapillant chez les linguistes au gré d'une attention qui ne s'arrêtait qu'aux seuls détails jugés susceptibles d'étayer sa pétition de principe sur la Gascogne : « Cette zone linguistique originale est *donc* née aux VIIe-VIIIe siècles, au cours et à cause de l'expansion basque » ?

Naturellement, pour ce qui me concerne, j'ai été sensible à cette argumentation, dont les règles de cohérence m'ont paru renouer avec la méthode d'A. Durrieux ou de T. Cailleux. Mais surtout, je ne saurais trop louer les vertus libératoires du livre de M. Rouche, dans sa partie linguistique : c'est un peu grâce à elle que je me sens autorisé à publier, quelque insuffisantes que je les sache, les présentes spéculations aquitaines.

*

* *

1. VIRGILE DE TOULOUSE ET L'ÉTAT LINGUISTIQUE DE L'AQUITAINE AU VIe SIECLE

Il ne suffit pas de bien connaître les langues pour faire un bon traducteur : il faut encore savoir de quoi l'on parle. Un cancre en latin, mais qui n'ignore pas tout à fait les données linguistiques, tant générales que particulières à l'Aquitaine, peut s'autoriser de ce truisme pour redresser en une ou deux occasions la traduction que l'abbé Tardi nous donna de Virgile le Grammairien. Ainsi m'apparaît-il évident que « *n* autem si eam *f, m, p, n* secuta fuerit, in *m* sonum uertetur » (p. 43) exige – correction paléographiquement banale – qu'on lise *u* son dernier *n* : car s'il est ordinaire qu'une nasale dentale s'accommode à un phonème labial subséquent, sa labialisation spontanée devant une dentale serait assez inconcevable ici. Par ailleurs, l'omission de *b* dans cette énumération des labiales fait qu'on interprètera comme tel le *u* restitué : tant il est connu de chacun, qu'en Gascogne UIUERE et BIBERE se confondent.

*
* *

Virgile de Toulouse mérite donc d'être relu à la lumière des faits aquitains. Non qu'ils soient propres à résoudre miraculeusement toutes les bizarreries qui nous arrêtent dans les *Epitomae* ; mais sans doute quelques unes s'en éclairent, et – ce qui nous importe bien davantage – Virgile apparaît décidément comme le premier témoin de ce qui deviendra le gascon.

Bien sûr, il n'est que trop tentant dès lors de se laisser aller à l'annexionnisme le plus chauvin. Ce n'est pas sans dépit qu'on note par exemple que l'abbé Tardi rend « Felix Alexander, Agenorum magister » par ' Félix Alexandre, le maître de Carthage ' (p. 52). Tout légitimé qu'il est par le dictionnaire à traduire ainsi, le savant éditeur de Virgile aurait pu avoir l'urbanité de rendre à Agen l'un de ses premiers grammairiens connus : dans le nom si carthaginois d'Agen, la ville rivale, notre Grammairien ne trouvait-il pas une justification supplémentaire à appeler *Rome* sa ville de Toulouse ? Certes, c'est là pure conjecture, mais qui n'est pas dépouvue de vraisemblance, si l'on tient compte d'un certain ancrage de Virgile dans notre réalité territoriale. Son enracinement se manifeste en effet ailleurs.

Ainsi lorsque notre Grammairien, abordant la question de la prononciation des lettres, annonce « de potestate autem, quia magna ex

parte legestum est, bigerro semone clefabo » (p. 41), on comprend d'ordinaire que Virgile va se mettre à parler le bigourdan du VIe siècle. Or son discours se poursuit imperturbablement en latin ... Mais passé le premier mouvement de déception, le dialectologue constatera qu'il fournit des détails infiniment précieux. Il y est en effet question du *h*, décrit comme une aspiration susceptible de précéder une voyelle (avec un son alors voisin de *f*) aussi bien que de se joindre à une consonne (Virgile ne cite que des occlusives sourdes). Il est donc à peu près sûr qu'en ce passage, loin d'annoncer un changement de langue d'ailleurs mal explicable, Virgile de Toulouse a simplement voulu dire qu'il allait traiter de la prononciation des lettres, non telle qu'elle devrait être, mais telle qu'elle se réalisait alors dans le latin parlé en Bigorre.

Par ce clin d'oeil à un public qui (selon toute vraisemblance) moquait cette prononciation provinciale, Virgile ne se montre pas seulement le précurseur de tous les *Méridionalismes Corrigés* ; il est le premier à faire état de divergences dans le latin parlé en Gaule, et surtout il nous paraît indubitable qu'il donne une précoce caractérisation du proto-gascon. Il est connu en effet que cette langue a transformé en *h* les *F* latins ; et qu'aujourd'hui encore subsistent, justement en Bigorre, des occlusives sourdes aspirées. J'ai déjà eu l'occasion, dans les *Travaux de Linguistique et de Littérature* (1977, p. 243), d'attirer l'attention des gasconisants sur le témoignage de Virgile quant à l'évolution de *F* en *h*. Par une impardonnable négligence, l'existence d'occlusives sourdes aspirées dans le gascon de Bigorre m'avait alors échappé : on la vérifiera pourtant aisément grâce à la transcription du texte en dialecte de Gavarnie que J. Allières a donnée, p. 440 de F. Taillefer, *Les Pyrénées* (Toulouse, 1974) : y apparaissent les prononciations *phai* (PATER), *khap* (CAPUT), *trattha* (TRACTARE).

*

* *

On objectera peut-être qu'il n'est pas sûr que Virgile ait fait allusion au proto-gascon : le basque, dont il n'est pas interdit de croire qu'il fut parlé dans la Bigorre primitive, connaît également l'évolution de *F* à *h*, et aspire lui aussi ses occlusives sourdes.

Le problème n'est pas tant linguistique, si l'on se range à l'opinion, assez couramment admise encore que sans doute trop simplificatrice, que le gascon est du latin transmué par des gosiers faits au basque ; il est plutôt chronologique. Parlait-on encore basque en Bigorre au VIe siècle, ou déjà latin ? Les deux, serions-nous tenté de dire en nous fiant à Virgile ; car si ce sont bien des mots latins dont il a signalé qu'ils

avaient des occlusives aspirées (*hcorda, htronus, hpalanx* p. 43), le latin bigourdan intégrait apparemment volontiers des termes indigènes, tel ce *goela* ' lectuosus ' auquel le propre oncle de Virgile devait son sobriquet de *Goelanus* ; et l'on peut se demander si ailleurs notre Grammairien ne mentionne pas du proto-basque.

Ainsi dans la latinité qu'il nomme *semedia*, terme qu'il glose suggestivement en « hoc est nec tota inusitata nec tota usitata », Virgile signale que *mota gelus* se dit pour *mons altus* (p. 128). Nous supposerons que les équivalence de terme à terme suivent ici l'ordre des mots, *mons* équivalant à *mota* et *altus* à *gelus* : car il est bien tentant d'identifier *mota* au pré-celtique MOTTA, de sens effectivement assez semblable à *mons*. Reste un mystérieux élément *gelus* = *altus* qu'il n'est peut-être pas trop téméraire de rapprocher des réflexions qu'H. Gavel consacra au nom de lieu CALA (GURRIS) : « puisque, d'une part, le *c* inital de l'époque romaine doit apparaître aujourd'hui sous la forme d'un *g*, et que, d'autre part, l'*l* simple intervocalique de cette même époque doit normalement être représentée aujourd'hui par un *r*, si l'élément *cala* s'est conservé en basque, il doit être devenu *gara*. Or, précisément, ce mot existe. C'est un adjectif qui signifie « haut... » (*Bull. Soc. Sciences, Lettres et Arts et d'Etudes Régionales de Bayonne,* 1931).

De CALA à *gelus*, la ressemblance pourra paraître bien vague : c'est évidemment CAL(A) et *gel-* qu'il s'agit de comparer, et l'identification de ces deux éléments l'un à l'autre ne doit pas poser de problème formel insurmontable ; quant à la coïncidence sémantique, elle est parfaite. Mais que peut bien être cette terminaison *-us* dont s'augmente *gelus* ? Sans doute pas la désinence latine connue, car Virgile s'abstient de normaliser de la sorte les latinités excentriques dont il cite quelques termes ; et puis l'accord avec MOTTA aurait alors exigé, selon toute vraisemblance, que *gel-* prît en ce cas une désinence féminine *-a*. Tout semble donc indiquer que *-us*, ici tonique, doit représenter un suffixe.

Et puisqu'il ne s'agit que d'imaginer, pourquoi ne pas aller plus loin, et même trop loin peut-être, en supposant que *gelus* s'est remarquablement conservé malgré les siècles, et que le mot s'observe encore ? Il est en effet, en toponymie, un élément qui, sauf erreur, n'est attesté qu'en Gascogne occidentale, c'est-à-dire dans la partie du pays qu'on a quelque raison de croire la moins imprégnée d'influence latine ; et cet élément montre une étonnante ressemblance avec notre *gelus*. Tout le monde connaît Castel*jaloux* (Lot-et-Garonne), mais peut-être Ainhice-Mon*gelos* (Pyrénées Atlantiques), Castet*gelos* (d°) et d'autres qui ont dû m'échapper (mais je mets à part, au moins provisoirement, *Gelos* et Ar*gelos*), sont-ils moins célèbres : quelque « évidente » que puisse

paraître l'explication que le *Dictionnaire* de Dauzat et Rostaing donne au premier de ces noms – *jaloux* y serait l'adjectif connu, mais pris au sens de ' périlleux, exposé ' –, on peut se demander si *jaloux* n'y représente pas le résultat d'une attraction paronymique. Car il est bien difficile de séparer *Casteljaloux* de *Castetgelos* d'une part ; et d'admettre par ailleurs que la voyelle tonique de *ZELOSU ait pu, dans ce dernier cas et dans celui de *Mongelos*, aboutir à un *o* ouvert alors que l'ancien occitan *gelos* offre, très normalement, un *o* fermé.

*
* *

Est-il toutefois bien certain que *mota gelus* représente du protobasque ? Il est permis d'en douter. D'abord parce que l'autre exemple de *semedia* que donne Virgile, *gilmula* ' gula ', ne coïncide guère, me semble-t-il, avec les données basques. Ensuite parce que rien n'est plus douteux que le caractère euzkarien de MOTTA, toponyme très ubiquiste. Enfin parce que, pour ramener *gelus* au basque, passe encore qu'on aille de CALA à *gara* ; mais à *dolo* ? Car *Mongelos* se dit en basque *Mondoloze*, et si la variation phonétique est explicable, la sémantique n'y trouve guère son compte : tout se passe comme si les euzkarophones n'avaient absolument pas eu conscience que *gelos* pût ici correspondre à leur *gara*... Inévitablement, on songe dès lors à une basquisation, au mieux à une re-basquisation de *Mongelos*, mais qui aurait épargné le nom traditionnel du village. Mais en fait rien n'empêche de penser que *gelus*, comme d'ailleurs *mota*, appartient à une langue peut-être bien différente du basque.

Quoi qu'il en soit, l'explication que le *mota gelus* de Virgile peut recevoir des faits aquitains nous impose de reconsidérer la théorie des douze latinités, ou tout au moins la seconde de ces théories, celle que le Grammairien attribue à son maître Virgilius Assianus. Si par *latinité* on peut entendre aussi ' langue ' (et l'évolution sémantique de *latin* ne contredit pas à cette hypothèse), on peut se demander si, parmi les douze en question, il ne s'en trouve pas une ou deux à représenter l'aquitain primitif. La *semedia* est bien sûr dans ce cas, mais Virgile mentionne encore une langue assez rustique et méprisée, la *spela*, dont il nous livre un maigre échantillon de vocabulaire : *sabon* ' lepus ', *gabul* ' vulpis ', *gariga* ' grus ', *lena* ' gallina '.

C'est peu, et pourtant cette liste recèle, pour un gasconisant, bien des prétextes à rêver. Seul même, le sentiment que c'est trop beau pour être vrai pourra réfréner notre enthousiasme... Car, puisque des dérivés de GALLINA sont utilisés en gascon pour désigner les grands échassiers

(*gariòu*, p. ex.), le *gariga* ' grus ' pourrait parfaitement être appelé à témoigner de la précocité d'une évolution gasconne (non basque !), celle de -LL- en *-r-*. Quant à *sabon* ' lepus ', on pourrait sans inconvénient le rapprocher de l'adjectif *sabalh, sabalhous, sabayard* ' grisâtre ', que les étymologistes n'ont pu raccrocher à aucune langue connue... Quoi qu'il en soit, la *spela* ne paraît pas plus réductible aux langues classiques qu'au basque ou au celtique : il est donc tentant de la faire entrer au nombre des langues de substrat dont le vocabulaire gascon nous montre l'existence – mais je laisse de plus habiles décider si la *spela* était parlée par des Ibères, des Ligures, voire des rescapés de Néanderthal !

*
* *

Mais le peu que dit Virgile (« spela, hoc est humillima, quae semper res terrenas loquitur », p. 129) incite à s'interroger sur le statut social de ceux qui utilisaient cette langue : ces « Aquitains primitifs », si même ils n'étaient pas réduits à une triste servitude, passaient assurément pour des sauvages aux yeux des élites romanisées. De la même façon, sans doute, les Aquitains avaient-ils passé pour posséder une culture inférieure aux yeux des Basques qui les avaient antérieurement dominés : car la considérable euzkarisation de leur anthroponymie, non plus que le nom de *Vascons*, ne sauraient être invoqués comme preuve qu'ils parlaient basque (sur d'aussi frêles indices, on conclurait que le français est une langue germanique !), mais bien qu'ils furent soumis à une culture dominante qui, elle, était indubitablement euzkaroïde.

2. LE NOM COMMINGES ET LA PHONOLOGIE DE LA LANGUE DES AQUITAINS.

Le nom de lieu *Comminges* fut étudié par A. Thomas en 1887 (*Annales de la Faculté des Lettres de Bordeaux*, article reprix dix ans plus tard dans les *Essais de philologie française*), puis par H. Gavel en 1940 (*Revue des Etudes anciennes*). Thomas, (mal) inspiré par une illusion basque d'A. Luchaire, posait une évolution de -NV- en *m* qui fit longtemps autorité, suscitant encore chez J. Ronjat cet élan, plus empreint de foi que de raison : « pour [aquitain] *-nv-* > *-m-* on n'a qu'un ex., *Conven(i)cos* > *Coumenges*, mais il est probant » (*Grammaire*

istorique, 2, p. 217). Pour Gavel, au contraire, le latin CONVENAE tente de donner une approximation pour une forme autochtone en *KOMBEN–. On pourrait se demander pourquoi l'on eut recours à la graphie NV pour représenter les sons *mb* ; mais c'est que *KOMBENAE n'eût guère été parlant pour les Romains, tandis que CONVENAE pouvait apparaître idéalement justifié par les faits : notre Lugdunum ne fut-elle pas peuplée, à l'origine, par un ramassis de peuplades ? Et puis – on nous permettra de le rappeler –, le témoignage de Virgile de Toulouse, convenablement lu, nous garantit que NV pouvait parfaitement être prononcé *mb*. Que demander de plus ?

*

* *

On n'aurait donc rien à ajouter à l'hypothèse de Gavel, si éminemment propre à expliquer le *m* de *Comminges*, si l'on ne s'avisait de ce détail bizarre, que signala R. Lizop à la p. 38 de *Comminges et Couserans avant la domination romaine* : Ausonne place des « pinea *Cebennarum* » entre Toulouse et les sommets enneigés des Pyrénées, tandis que Strabon assigne des « *Kemmenon* » comme limite orientale à l'Aquitaine.

Peut-être a-t-on conclu trop tôt, et trop facilement, à une erreur géographique de ces auteurs : passe encore pour le second, que l'on pourrait imaginer ici victime d'une confusion ; mais il est totalement invraisemblable que le Bordelais Ausonne ait pu vouloir parler des Cévennes. Or, à admettre le témoignage d'Ausonne, il devient difficile d'écarter celui de Strabon, tant concordent les formes *Cebennae* et *Kemmenon*. Une fois encore, il convient sans doute d'humilier la linguistique aux faits : la limite orientale de l'Aquitaine est constituée par le Comminges (dont le Couserans ne fut longtemps qu'une partie), et c'est encore le Comminges que nous trouvons entre Toulouse et les neiges éternelles des Pyrénées. Tout porte donc à croire que *Cebennae*, *Kemmenon* et *Convenae* constituent autant de variantes qui tentent de rendre le nom aquitain qui est à l'origine de notre moderne *Comminges*.

Le furieux air de famille qu'ont toutes ces formes ne nous autorise pas à tenir pour négligeables leurs différences, qui sont peut-être instructives. Il est en effet notable que, dans le prototype de *Comminges*, la première voyelle ait pu sembler *e* aussi bien que *o* ; et qu'à l'intérieur du mot, un son aquitain ait été perçu tantôt *m*, tantôt *b*, et tantôt *mb*. Ajoutons que la finale a peut-être aussi de quoi intriguer, et l'on conviendra que ce diable de nom n'en finit pas de poser des problèmes.

I

Le flottement entre *e* et *o*, précisément devant nasale, n'est pas sans exemple en pyrénéen pré-roman. A parcourir les *Inscriptions antiques des Pyrénées* de J. Sacaze, on note ainsi que SEMBEDONNIS est une probable variante de SEMBETENNIS ; et que le nominatif ANDOSTEN a pour génitif ANDOSTONIS, tandis que son datif revient à ANDOSTEMUI.

Attribuer ce flottement à un fait de polymorphisme serait commode, mais l'explication convainc mal, tant est répandue l'opposition *e–o* : les documents aquitains eux-mêmes semblent bien l'attester. Peut-être approcherait-on mieux la réalité en se demandant si l'aquitain ne possédait pas tout simplement des voyelles /n̥/ et /m̥/, susceptibles de se réaliser, ad libitum, [^{e}n, ^{e}m] ou [^{o}n, ^{o}m]. Dans le mot qui nous préoccupe, le romanisation progressive des populations aurait évidemment favorisé le transcodage de /m̥ / en deux phonèmes, et la solution /om/, plutôt que /em/, aurait prévalu pour la simple raison que la labiale *m* s'accommodait mieux d'un support vocalique, lui-même arrondi.

*/km̥ben–/ donc, mieux encore que *KOMBEN–, pourrait être appelé à rendre compte de la variation que l'on observe de *Kemmenon* à *Convenae*. Mais comment expliquer le type *Cebennae*, si l'on écarte comme improbable l'hypothèse d'une attraction paronymique par les *Cévennes* ?

II

On est d'autant plus enclin à voir dans le *Cebennae* d'Ausonne une variante de *Convenae*, que l'hésitation entre *b* et *mb* s'observe en d'autres cas dans l'aquitain : et notamment dans le célèbre toponyme *Eliberre/Elimberrum*. Mais par ailleurs, la situation se complique encore de ce que le gascon nous laisse imaginer de son substrat : d'une part –MB– s'y simplifie en *m* ; et d'autre part l'opposition, aujourd'hui acquise, de *m* à *b*, semble avoir eu quelque peine à s'imposer dans cette langue.

Le premier point est trop connu pour qu'il soit nécessaire de l'illustrer. Je signalerai simplement que la simplification de –MB– en *m* est probablement fort ancienne en gascon. On observe en effet que, dans les cas du type *cambra* <CAM(E)RA, le groupe *-mb-* s'est conservé malgré la métathèse qui fit aboutir ce mot à *cramba* : preuve qu'à l'époque de ladite métathèse, la tendance à réduire *-mb-* ne s'exerçait plus guère en gascon.

Quant à l'incertitude entre *b* et *m* qui semble avoir régné autrefois

en gascon, G. Rohlfs la signale au détour des pages 52 et 129 du *Gascon* , elle a aussi frappé S. Palay, qui en fait état à la lettre *M* de son dictionnaire : mais en restreignant le phénomène à « quelques mots », alors qu'il n'est que de feuilleter son ouvrage pour récolter des hésitations avec une abondance qui passe le tolérable, même pour des phonèmes affines. La confusion par ailleurs semble remonter haut, puisque le MONSUS des *Inscriptions antiques* fut astucieusement identifié avec BONXUS !

Il n'est pas impossible de voir dans ces deux phénomènes la manifestation d'un trait unique : les Aquitains n'entendaient, à strictement parler, ni *b* ni *m*, soit que [m] et [b] constituassent pour eux des latitudes de réalisation du même phonème , soit, plutôt, que l'oreille des Aquitains, faite à un système phonologique propre, fût victime des perceptions acquises et entendît quelque chose qui unissait intimement *m* et *b*. Et l'on songe alors à ces sons pré-nasalisés, tels que les possèdent notamment certaines langues africaines : la reconstruction amena A. Martinet (*Economie des changements phonétiques*, p. 387) et L. Michelena (*De onomastica aquitana*) à en postuler l'existence en proto-basque et en ibère. Et en effet, une forme */k∿ben–/ justifierait on ne peut mieux les variantes de *Convenae*, la relativement lente acquisition de l'opposition *m-b* pouvant expliquer que le transcodage [mb], toujours ressenti comme réalisation d'un phonème unique, ait été précocément réduit à *m* (comme l'annonce *Kemmenon*), qui prévalut sur *b* (attesté par *Cebennae*).

III

Un autre point commun à *Convenae-Cebennae-Kemmenon*, et qui a de quoi surprendre, c'est leur totale disparition : car pour expliquer le *j* de *Comminges*, c'est à CONVENICOS que font appel les étymologistes. Mais s'il est irréprochable quant à la forme et acceptable pour le sens, ce mot n'est pourtant pas à l'abri de toute critique.

Il est permis en effet de s'étonner de la date à laquelle on le trouve attesté, date si tardive qu'elle fait soupçonner sa légitimité paternelle vis à vis de *Comminges*. Si j'en crois le relevé établi par C. Higounet (*Le comté de Comminges*, p. 5), complété sur un point par G. Balencie (p. 100 des *Mélanges L. Couture*), on ne l'observe que vers l'an mil. Or, tout laisse croire qu'à cette époque, les lettrés étaient suffisamment conscients d'équivalences du type EXCOMMUNICARE = *escomenjar* pour forger en toute bonne foi des *Comenico* (979) et *Cominico* (1003) afin de traduire en latin le vulgaire *Comenge* (1076). Si l'étymon était

bon, on voit mal ce qui aurait empêché les Anciens de parler de (LUGDUNUM) *CONVENICORUM, au lieu de (LUGDUNUM) CONVENARUM. Bien sûr, l'idée n'a rien qui puisse choquer, que ce dernier terme subit par la suite une suffixation ; mais pendant tout le haut Moyen Age, c'est –ENSUS que l'on observe : *Convenensis* (533), *Commenensae* (788), –ICUS ne venant apparemment à l'idée de personne. Pourtant, nous avons tout lieu de penser que la prononciation actuelle du nom était déjà à peu près celle du IXe s. : le -NI- de *Conveniensis* (879) ne peut guère représenter que notre *-nj-*, ou son ancêtre. Postérieures d'un siècle ou plus, les formes en –ICUS n'ont donc pas grande autorité : tout au plus témoignent-elles, chez les scribes en panne d'étymologie, d'une certaine habileté à construire des latinismes pour traduire des mots romans d'origine oubliée...

Une lettre peut cacher deux sons : le plus simple serait peut-être de supposer que le dernier -N- de *Convenae* et variantes, outre une nasale, note un phonème aquitain qui est à l'origine du *j* de *Comminges*. Ce pouvait d'ailleurs être déjà une chuintante (rétroflexe, pourquoi pas ?) : les langues classiques, si démunies pour la transcription de ces sons, pouvaient d'autant mieux le négliger ici que sa notation eût gâté un beau calembour.

*

* *

Pomponius Méla avoue qu'il lui est impossible de prononcer certains noms pyrénéens, et les lapicides commingeois semblent avoir eu quelque mal à figurer les noms indigènes avec les seules ressources de l'alphabet latin. Peut-être avons-nous le tort, lorsque nous scrutons l'évolution du gascon, de croire d'acquisition trop immédiate les sons du latin : la pesanteur phonologique des langues de substrat n'a pu éviter de se faire sentir.

Par ailleurs, spéculer sur la façon dont, voici quelque deux mille ans, articulaient nos ancêtres, voilà qui pourra paraître d'une totale inanité au lecteur. Pourtant, le dossier auquel nous versons cette mince contribution linguistique n'est pas exclusivement celui de la connaissance désincarnée : et justement parce qu'il s'agit de nos ancêtres et que, à tort ou à raison, par le langage on se fait déjà une idée de l'homme. On ne sort jamais de l'ethnolinguistique...

3. DES BASQUES AU VAL D'ARAN ?

La *Chanson de sainte Foi* offre en réalité, au v. 384, *cisclaunl bascon qeson daran* ; la quête de sa vérité a incité A. Thomas à y rétablir

Cisclan·l Bascon, qe son d'Aran,

et les éditeurs comprennent donc « les Basques, qui sont d'Aran, en sifflent » (A. Thomas, *La chanson de sainte Foi d'Agen*, p. 46) ou « les Basques, qui sont [du Val] d'Aran hurlent » (E. Hœpffner et P. Alfaric, *La chanson de sainte Foy*, II, p. 138). On voit quel excitant problème d'ethnographie et de linguistique pyrénéennes se trouverait résolu d'un mot par le vénérable texte, huit siècles avant qu'A. Luchaire ne le pose pour en faire un durable cheval de bataille des études gasconnes. Mais faut-il admettre sans autre examen cette lecture ? Peut-on faire crédit à une assertion qui peuplerait de Basques un territoire à peine sorti de la mouvance commingeoise lorsque fut copiée la *Chanson de s. Foi* ?

*
* *

Les commentateurs se sont inclinés devant « l'évidence » de la lecture. Avec un laconisme qui empêche de discerner s'il récuse le témoignage pour le XIe s., ou seulement pour aujourd'hui – car c'est le gascon que l'on parle dans l'Espagne aranaise –, A. Thomas signale l'erreur. Bien qu'E. Hœpffner ait marqué quelque embarras à ce propos (*S. Foy*, I p. 311), P. Alfaric, lui, n'est effleuré d'aucun doute quant à l'euzkarité des Aranais : « les *Basques* sont mentionnés à cause de leur mauvaise réputation. Ceux du Val d'*Aran* doivent l'être à cause du rôle fâcheux qu'ils ont joué au temps des Croisades d'Espagne, où les défenseurs de la foi chrétienne étaient aux prises avec les Infidèles » (d° , II, p. 138). Peut-être l'éminent spécialiste des religions disposait-il de données aranaises qui nous font défaut ; mais on se défend mal de l'impression qu'il rapproche un peu trop le Val d'Aran de Roncevaux... Une telle erreur de parallaxe sur l'habitat des Basques serait d'ailleurs bien excusable, commise depuis Strasbourg-la-lointaine, et en des temps où la documentation sur le gascon n'était apparemment pas très accessible : L. Sainéan ne venait-il pas d'affirmer sans rire (p. 41 de la *Revue des Etudes Rabelaisiennes*, 1910) qu'on parle catalan à Bayonne ?

Les savants modernes sont bien sûr infiniment mieux informés ; et pourtant, ils arrivent parfois à récupérer dans le sens euzkarien le vers de *s. Foi*. Ainsi J. Allières (*Les Basques*, p. 30) s'autorise-t-il de notre v. 384, joint à l'origine bigourdane du premier roi de Navarre,

pour appuyer la thèse, chère à J. Corominas, d'une romanisation tardive, très tardive, des vallées pyrénéennes, qui seraient restées longtemps bascophones. En somme, la *Chanson de s. Foi*, grâce à une synecdoque aranaise, attesterait par un témoignage irréfutable le caractère basque de toutes les Pyrénées, sinon peut-être au XIe s., tout au moins à date alors suffisamment récente pour que le souvenir en fût encore tout frais dans les mémoires.

Il n'est donc pas inutile de rappeler l'exclamation de M. Cassagneau, « Un Bigourdan ne fonde plus le royaume navarrais » (*Bull. Soc. Archéol., Hist., Litt. et Scient. du Gers*, 1, 1960) : les historiens semblent bien avoir prouvé qu'Inigo était un pur Navarrais. D'un autre côté, les premières chartes commingeoises en vulgaire (elles sont à peine moins anciennes que la *Chanson de s. Foi*) montrent une langue trop totalement occitane pour qu'on ait le droit de supposer une romanisation de fraîche date. Au demeurant, le témoignage de Virgile de Toulouse autorise à croire la Bigorre bien latinisée dès le VIe s. : considérablement plus soumis au rayonnement de Toulouse, le Comminges – Val d'Aran compris – pouvait-il se montrer moins précoce ?

Ce sont de tels détails qui font qu'on s'interroge sur la foi qu'il convient d'accorder à l'allusion aranaise du v. 384. Assez paresseusement, on se dira peut-être tout d'abord que l'auteur, en ces temps assez peu soucieux d'exactitude géographique, a bien pu commettre une erreur d'imputation dont il serait vain de chercher la raison hors de la rime. Avec plus de courage, on pourra encore tabler sur les latitudes que nous offre l'intention stylistique : pourquoi *aran*, loin de représenter ici un toponyme précis, ne serait-il pas simplement l'appellatif basque qui signifie ' vallée ' ? Après tout, on peut tenir *cisclar* pour une passable évocation de l'*irrintzina* !

Mais pourquoi borner ses efforts à justifier la lecture de Thomas ? L'ambiguïté fondamentale de tout énoncé permet de trouver ici, et sans grande peine, bien d'autres interprétations. On remarquera par exemple qu'un simple *b*, mis à la place d'un *g*, rendrait banal et limpide le v. 384 : « les Gascons, qui sont [du Val] d'Aran ». La localisation gagnerait en exactitude, et la *Chanson de s. Foi* en cohérence, puisque sa tirade VI accuse très précisément les Gascons, et non les Basques, du martyre de la jeune fille. La faute ne serait pas invraisemblable, car si le scribe a pu affubler *cisclan* d'un *u* postiche, c'est qu'il était à ce vers suffisamment distrait pour écrire *gascon* par un *b*.

Mais cette correction est-elle même bien nécessaire ? Même s'il oppose tota *Basconn'* à l'*encontrada delz Gascons*, le vieil auteur n'a pas obligatoirement eu dans l'esprit la distinction que nous faisons

aujourd'hui entre Gascogne et Pays Basque. *Basconna* désignait-il si évidemment le Pays Basque en languedocien du XIe s. ? La forme est étrangement proche de *Gasconha*, son probable doublet, et l'histoire de l'enchevêtrement, puis de la spécialisation de ces termes nous est encore trop énigmatique pour qu'un doute ne s'infiltre pas dans nos esprits. Pourquoi ne pas imaginer, par exemple, que *Bascons* et *Gascons* représentaient pour l'auteur de *S. Foi* deux peuplades bien gasconnes ? Que – pourquoi pas ? – *Gascons* seraient les Agenais, mais *Bascons* leurs congénères d'outre-Garonne ?

Hœpfner, que gênait *bascon* au lieu du *bascle* attendu pour désigner les Euzkariens, suggéra déjà quelque chose d'analogue (*S. Foy*, I, p. 311). Mais cette hypothèse débouche sur une question qu'il est difficile d'esquiver : pourquoi les Aranais, peuplade somme toute fort obscure, seraient-ils brusquement promus à tant de célébrité, et à tant de noirceur, par l'auteur de *S. Foi*, dans une cheville du v. 384 où leur nom – qu'il faudrait supposer étonnamment connu du public de l'époque – vient en somme comme cheveu dans la soupe ? Se résoudra-t-on à cette fragile rêverie, que l'auteur de *S. Foi* devait être d'obédience carcassonnaise ; et que son allusion topographique marque le patriotique dépit d'un fidèle sujet, fâché que le Val d'Aran ait été enlevé à la maison de ses maîtres ?

Certes, toute théorie vaut d'être exposée, parfois même soutenue, et peut-être est-ce le cas de celle-ci. La spéculation toutefois est difficile à accepter s'il est vrai, comme le suggère C. Higounet (*Le comté de Comminges*, I, p. 37) que le rapt du Val d'Aran remonte au IXe s. pour le moins : au bout de deux ou trois siècles, comment ne pas en prendre son parti ? Aussi la question posée nous a personnellement conduit à l'opinion que, dans *Cisclan·l Bascon, qe son daran*, il n'était en aucune façon obligatoire de voir la moindre allusion au Val d'Aran. On peut tout aussi bien y reconnaître la préposition *arran* ' près de ', que L. Alibert signale en fuxéen et qu'il rapproche du catalan *aran* : les alternances si fréquentes de l'ancien occitan, *fora-defora, reire-dereire, sobre-desobre, tras-detras*... incitant à faire de *daran* une variante sans mystère de *ar(r)an*. Le vers 384 serait alors à entendre tout platement : « les Basques (ou les Gascons), qui sont tout près, hurlent ».

*

* *

Le Val d'Aran n'a pas de chance : Y. Dossat lui refuse son évêque cathare (*Bull. philolog. et hist.*, 1955-56), et voilà que je prétends le

priver d'une prestigieuse illustration littéraire... On peut regretter aussi que je veuille ôter à la *Chanson de S. Foi* son plus beau prétexte à enfourcher la chimère. Que le lecteur se rassure pourtant : mon hypothèse ne saurait constituer le dernier mot de la question. J'ai l'espoir toutefois, l'avouerai-je ?, qu'elle aidera à canaliser la spéculation sur le v. 384 dans les bornes d'où elle n'aurait jamais dû sortir : ou bien il s'agit des Basques, ou bien il s'agit du Val d'Aran , et, plus vraisemblablement encore, il ne s'agit ni de l'un, ni des autres.

*
* *

Naturellement, la coïncidence reste troublante entre le toponyme gascon *Aran*, surtout renforcé d'un *Val* présumé tautologique, et le basque *aran* ' vallée '. Certes, la légende indigène ne saurait être invoquée à l'appui d'une autre étymologie. Elle rapporte que les premiers habitants du pays furent des déportés, si désemparés qu'ils ne cessaient de répéter *Que haram ? Que haram ?* ' Mais qu'allons-nous faire ? ' : l'aranais ayant amuï son *h*, (*que*) *haram* sonne comme (*Val d'*) *Aran*... Cette facétie pourtant peut donner à réfléchir : et si la coïncidence d'*aran* à *Aran* était fortuite ? Si ce dernier représentait un antérieur **Har(r)an* ? Et puis – car une fois levé, le doute est tenace –, faut-il accorder tant de valeur à la rencontre de deux dissyllabes en basque et en gascon ? Après tout, *Aran* est également nom d'île, à l'ouest de l'Eire : pourquoi la coïncidence serait-elle moins troublante entre le gascon et le celtique ?

Je consens toutefois très volontiers à l'admettre : il est bien possible qu'on ait parlé basque dans les Pyrénées centrales. Reste à déterminer jusqu'à quand. Dans l'état d'indigence documentaire où nous laissent les siècles obscurs, on est tenté d'accorder grande valeur à quelques mots de Virgile de Toulouse, et de conclure que si le basque était déjà en voie de disparition dans la Bigorre au VIe siècle, il devait dès lors être à peu près éteint au Val d'Aran. Pour plus de précision, peut-être vaudrait-il la peine de scruter minutieusement les textes latins. Ne peut-on par exemple inférer la gasconité, avant 979, du haut Comminges immédiatement continu au Val d'Aran, de la donation de l'église s. Georges de *Boca* en Bavarthès (Higounet, *Comté de Comminges*, p. 27) ? Je ne connais en effet en Bavarthès qu'une église s. Georges, c'est celle de Boutx ; et dans *Boca* (mais ne s'agirait-il pas plutôt de *Boce* ?), je suis tenté de voir l'une de ces latinisations par calembour, du type *Bonneuil* = BONO OCULO, mais qui nous révèle que le latin VOX

avait déjà abouti à [buts] en haut Comminges, au Xe siècle. Entre Virgile et le moine Daton, n'existe-t-il cependant aucun jalon qui nous permette d'affiner la fourchette chronologique ?

Enfin, j'ai laissé transparaître plus haut le début d'une hypothèse : que la prompte romanisation de la Gascogne venait peut-être de ce que le latin, outre les valeurs de civilisation qu'il charriait, arriva à point pour résoudre les problèmes de communication que posait une situation linguistique très enchevêtrée. Qu'on y songe : devaient coïncider dans cette Aquitaine antique, au moins des langues bascoïdes, aquitaines, celtiques... Dans cette perspective, il n'est pas tout à fait légitime de privilégier, comme nous avons peut-être trop tendance à le faire, l'apport du basque au gascon : il ne représente sans doute qu'un substrat parmi bien d'autres. En revanche – et c'est une hypothèse qui naît à la lecture des travaux si neufs de J. Poumarède, de X. Ravier... –, l'influence culturelle basque mérite d'être mieux étudiée. Paraît de plus en plus vraisemblable une domination de l'ancienne Aquitaine par des élites bascophones. Je n'ose dire par des élites basques, telle conclusion de R. Lafon m'incitant à la prudence : « la langue basque a été certainement introduite par des immigrants dans la région où elle est actuellement parlée. Elle y est moins ancienne que le peuple qui la parle. S'il l'a adoptée, s'il y est attaché au point d'en tirer le nom qu'il se donne, c'est qu'elle a dû lui apparaître comme l'expression d'une civilisation supérieure par quelque côté à la sienne propre » (p. 524 d'*Eusko-Jakintza* 5-6, 1947). En total *arrotz*, je laisserai à son auteur la responsabilité de cette opinion ; mais il me semble capital qu'un éminent euzkarologue ait refusé de faire du Pays Basque le cul-de-sac ultime où nous laissons stagner nos énigmes régionales de tous ordres. Or, qui nous dira ce qu'il y a au-delà du basque ? Les théories caucasienne, berbère, atlante... sont passionnantes ; mais ne peut-on aller chercher moins loin ? Que les Basques aient si longtemps usé du gascon comme langue administrative, qu'ils lui aient tant emprunté, voilà qui incite à se demander si les euzkarismes de l'occitan ne seraient pas, plutôt, autant d'aquitanismes du basque.